

peu intimidé par le grand air de l'Anglaise, répondit avec simplicité :

— Je l'accepte, milady, comme un gage d'amitié.

— Ce bracelet, milady, dit Serge, il me semble que je le reconnais.

— C'est vous, autrefois, qui me l'avez donné, répliqua tranquillement lady Harton. *Semper*, — pardon mademoiselle ; nous autres Polonaises nous parlons toutes le latin, — *semper* veut dire toujours ! C'est un bien grand mot. Au bras de votre femme ce bracelet sera bien placé. Au revoir, cher prince, je vous souhaite d'être heureux.

Et saluant Micheline d'un signe de tête vraiment royal, lady Harton prit le bras d'un grand jeune homme qu'elle avait appelée de la main, et s'éloigna.

Micheline, interdite, regardait le bracelet étincelant sur la blancheur de son poignet. Sans dire un mot, Serge prit le cercle d'or, l'enleva du bras de sa femme, et s'avançant sur la terrasse, d'un rapide mouvement il le lança dans la pièce d'eau. Le bracelet traça dans la nuit un rapide et brillant sillon ; il fit jaillir quelques éclaboussures, puis l'eau reprit sa tranquillité. Micheline, stupéfaite, avait regardé Serge. Alors celui-ci, s'approchant d'un air humble :

— Pardon, dit-il.

La jeune femme ne répondit rien, mais ses yeux s'emplirent de larmes ; un sourire radieux s'épanouit sur ses lèvres, et prenant vivement le bras de son mari, elle l'entraîna vers les salons.

Là on dansait. Les demoiselles de Pontoise, les élégantes de Creil, venues pour la fête, n'avaient pas voulu perdre une si belle occasion de se dégourdir les jambes, et, sous l'œil bienveillant de leurs mères, déployées en tapisserie le long des murs, elles s'ébattaient en dépit de la chaleur étouffante, avec toute la fougue de jeunes provinciales habituellement sevrées des plaisirs du bal. Traversant rapidement les salons entre deux figures de quadrille, Serge et Micheline arrivèrent dans la serre qui servait de boudoir à madame Desvarenes.

Il y régnait une fraîcheur exquise. Cayrol s'y était déjà réfugié avec Jeanne et mademoiselle Suzanne Herzog. La jeune fille, gênée de se trouver en tiers avec les nouveaux mariés, vit arriver le prince et Micheline avec un vif plaisir. Son père l'avait laissée, pour un instant, à la garde de Cayrol, et, depuis une heure, elle ne l'avait pas vu reparaitre.

— Mademoiselle, dit le prince gaiement, tout à l'heure, en passant au travers des salons, j'ai entendu prononcer ces mots. Emprunt, escompte, liquidation. Monsieur votre père devait être là. Vous plaît-il que j'aille le chercher ?

— Je vous en serai reconnaissante, répondit la jeune fille.

— J'y vais.

Et tournant lestement sur ses talons, heureux d'échapper pour un instant au regard de Jeanne, Serge rentra dans la fournaise. Du premier coup d'œil, il aperçut Herzog assis dans l'embrasure d'une fenêtre avec un des principaux agents de change de Paris. Il causait. Le prince alla droit à lui.

— Pardon de vous arracher aux douceurs de votre conversation, dit-il en souriant, mais mademoiselle votre fille vous attend et s'impatiente de ne pas vous voir venir.

— Diable ! Ma fille, c'est vrai ; j'irai vous voir demain, dit-il à son interlocuteur ; nous reparlerons de cette combinaison, il peut y avoir gros à gagner.

L'autre, une face bouffie, encadrée de favoris blonds en nageoires, protesta de son désir d'entrer en relations. Décidément l'affaire était bonne.

— Oh ! mon cher prince, que je suis heureux de me trouver seul un instant avec vous ! dit alors Herzog avec cette familiarité qui était un de ses moyens pour entrer rapidement dans l'intimité des gens ; je tenais à vous complimenter ! Vous voilà dans une position superbe.

— Oui, j'épouse une femme charmante, répondit froidement Panieu.

— Et quelle fortune ! insista le financier. Ah ! c'est là le digne lot d'un grand seigneur tel que vous ! Oh ! vous êtes

comme ces toiles de maître auxquelles il faut une bordure splendidement ouvragée. Eh bien ! Vous l'avez, votre cadre, et bien doré !

Il riait, semblant vraiment heureux du bonheur de Serge. Il lui avait pris la main et la tapotait doucement entre les sienes à lui.

— Une belle mère pas commode, par exemple, continua-t-il avec bonhomie, mais vous êtes si charmant ! Il n'y avait peut-être que vous fussiez capable d'aimer madame Desvarenes, et vous y êtes parvenu. Oh ! Elle vous aime, mon cher prince, elle me le disait encore tout à l'heure ; vous lui avez gagné le cœur. Je ne sais pas comment vous faites, mon gaillard, mais vous êtes irrésistible ! A propos, je n'assistais pas à la lecture du contrat, et j'ai oublié de m'informer auprès de Cayrol. Sous quel régime vous êtes vous marié ?

Le prince regarda Herzog avec un certain air qui n'était pas précisément bienveillant. Mais le financier, les yeux baissés, le dos arrondi, avait un air si détaché, que Serge ne put s'empêcher de lui répondre :

— Nous sommes mariés sous le régime dotal.

— Ah ! ah ! Coutume de Normandie ! reprit Herzog, dont la figure se rembrunit. On n'avait bien dit que madame Desvarenes était une forte femme. Elle l'a prouvé. Le régime dotal ! Et vous avez signé votre contrat les yeux fermés, vous mon cher prince. Parfait ! Parfait ! C'est d'un gentilhomme !

Il avait un air bonhomme en disant cela. Puis, soudain relevant les yeux avec un regard clair, et la bouche plissée par un sourire ironique :

— Vous êtes roulé, mon bon, vous savez ! dit-il nettement.

— Monsieur !... protesta Serge avec hauteur.

— Ne criez pas, il n'est plus temps, et ce serait inutile, reprit le financier. Laissez-moi plutôt vous expliquer votre position. Vous vous êtes lié les mains. Vous ne pourrez pas disposer d'un centime de la fortune de votre femme sans son consentement. Il est vrai que vous avez de l'influence sur elle, très heureusement pour vous. Cependant il faut prévoir qu'elle sera conseillée par sa mère. Et très forte, la mère ! Ah ! mon prince ! vous vous êtes laissé mettre dedans aussi complètement ? Je ne l'aurais pas cru.

Serge, un instant désarçonné, reprit son aplomb, et regardant bien en face :

— Je ne sais quelle idée vous vous étiez faite de moi, monsieur, et je ne comprends pas dans quel but vous me tenez un pareil langage.

— Par intérêt pour vous, interrompit le financier. Vous êtes un homme charmant : vous me plaisez beaucoup. Avec les goûts que je vous connais, il est possible que dans peu de temps vous soyez gêné. Venez me trouver, je vous ferai faire des affaires. Au revoir, mon prince.

Et sans laisser à Serge le temps de lui répondre, Herzog gagna la serre où sa fille l'attendait avec impatience. Derrière lui le prince revenait, un peu troublé. Les paroles du financier avaient éveillé dans son esprit des idées opportunes. Etait-ce donc vrai qu'il avait été dupé par madame Desvarenes, et que celle-ci, avec des airs de grandeurs et de générosité, l'avait attaché comme un niais au bout du doigt de sa fille ! Il fit un effort pour reprendre sa sérénité.

— Micheline m'aime, se dit-il, tout ira bien.

Madame Desvarenes était venue rejoindre les jeunes mariés. Peu à peu les salons se dégarnissaient. Serge prit Cayrol à part.

— Que faites-vous ce soir, mon cher ? lui demanda-t-il. Vous savez qu'on vous a préparé un appartement au château ?

— Oui, j'ai remercié déjà madame Desvarenes, mais j'ai compte retourner à Paris. Notre petit paradis nous attend, je veux ce soir en avoir l'éternelle ! J'ai fait amener ma voiture et des chevaux. J'emène ma femme en poste.

— Mais c'est un enlèvement ? dit Serge gaiement. Tout à fait Régence et talon rouge !

— Voilà, mon cher prince, comme nous sommes, nous autres, dans la banque, répondit Cayrol en riant.